JOACHIM DE SANDRART

ÉTUDE

SUR

CLAUDE GELLÉE

ET SUR

SON SÉJOUR A ROME

PAR

A. BENOIT

Membre de la Société d'Archéologie lorraine, correspondant de la Société Philomatique Vosgienne, etc.

Extrait du Bulletin de la **Société Philomatique Vosgienne,**
Année 1879-1880.

SAINT-DIÉ. — TYPOGRAPHIE & LITHOGRAPHIE L. HUMBERT

JOACHIM DE SANDRART

ÉTUDE

SUR

CLAUDE GELLÉE

ET SUR

SON SÉJOUR A ROME

PAR

A. BENOIT

Membre de la Société d'Archéologie lorraine, correspondant de la Société Philomatique Vosgienne, etc.

Extrait du Bulletin de la **Société Philomatique Vosgienne,**
Année 1879-1880.

SAINT-DIÉ. — TYPOGRAPHIE & LITHOGRAPHIE L. HUMBERT

CLAUDE GELLÉE



G. Save del. Lith. C. Dufays

JOACHIM DE SANDRART

ÉTUDE

SUR

CLAUDE GELLÉE

ET SUR

SON SÉJOUR A ROME

Ce qui m'a décidé à donner cette notice, c'est cette phrase d'un maître, de M. Charles Blanc: « Il faut suivre ici la « version de Sandrart, qui emprunte beaucoup de vrai- « semblance de la précision même des détails qu'elle ren- « ferme. » ([1])

J'ai pris le texte de la plus ancienne édition de l'ouvrage de Sandrart, dont les deux premiers volumes parurent à Nuremberg en 1675, du vivant du peintre lorrain.

Joachim de Sandrart, seigneur de Stokau ( ), conseiller de Guillaume-Henri, prince palatin de Neubourg, naquit à Francfort-sur-le-Mein, en 1606. Il fut un peintre assez renommé. Le musée de Munich a seize de ses tableaux : les portraits du palatin de Neubourg, d'une religieuse, les douze mois de l'année, Héraclite et Démocrite, le songe de Jacob. Bien d'autres galeries possèdent de ses ouvrages.

(1) *Histoire des peintres,* CLAUDE LORRAIN, 2.

(2) *Académie allemande de peinture, de sculpture et d'architecture* (en allemand) in-folio, 2e volume, chapitre XXIII, notice CCLXV, 331-333.

Il dut être à Rome de 1627 à 1635 et il eut l'honneur d'y connaître et d'y fréquenter l'élite de la colonie artistique étrangère ; le grand peintre français Le Poussin, le sculpteur flamand Duquesnoy, mort trop tôt, le hollandais Pierre de Laër dit Le Bamboche, le peintre lorrain Claude. Cette réunion fraternelle d'artistes éminents au moment où une guerre des plus cruelles ravageait leurs pays et mettait l'un contre l'autre leurs souverains respectifs, est bien curieuse. Les malheureux événements qui se passaient dans leurs contrées n'empêchaient pas ces âmes d'élite de se voir et de se respecter. C'est ce qu'on lit avec plaisir dans l'ouvrage de Sandrart, dont voici une traduction partielle :

I

« Si jamais un artiste est parvenu à acquérir dans le monde entier une réputation hors ligne, sans posséder dans les commencements aucune science, ni aucun art, c'est bien Claude Gellée (*Claudius Gilli*), surnommé le Lorrain (*le Lorraines*) d'après sa patrie. Il y a de bien singulières choses à raconter sur son compte ; ses parents le firent d'abord aller à l'école, mais comme il n'apprenait rien ou presque rien, il fut mis en apprentissage chez un pâtissier. Il devint bientôt habile dans cet état si utile, et, selon l'habitude de beaucoup de ses compatriotes, il alla à Rome, où il y a toujours plus d'une centaine de Lorrains, employés soit comme cuisiniers, soit comme pâtissiers. Comme il ignorait la langue italienne et ne savait pas se faire valoir, il ne trouva pas de place et il finit par être obligé d'entrer comme valet chez le peintre Augustin Tasi, artiste très-spirituel et qui était partout aimé à cause de sa bonne humeur, malgré qu'il fût tourmenté de la goutte. Tasi peignait principalement les ornements d'archi-

tecture, les frises et autres décorations de ce genre dans les salles des cardinaux, pour servir d'embellissements aux tapisseries placées au-dessous. Il partait souvent à cheval, à cause de ses travaux et à cause d'autres affaires, et pendant son absence, Claude Gellée faisait la cuisine, soignait le ménage, nettoyait les palettes et les pinceaux, préparait et broyait les couleurs.

« Tout en remplissant ces humbles fonctions, Claude étudiait la perspective sur les conseils de son maître, qui voulut bien lui donner quelques leçons. Il saisit très-vite les règles fondamentales de la perspective et il s'appliqua au dessin dont l'étude ne lui plut nullement, car il ne pouvait pas dessiner d'une manière élégante et il ne savait pas éviter la raideur. Il s'en tint donc à l'étude de la perspective et il finit par s'y perfectionner si bien qu'à son tour il s'établit peintre. Il peignit des paysages avec des maisons, mais ses tableaux avaient si peu de valeur qu'il était obligé de les laisser à bas prix, et comme il ne gagnait presque rien, il était forcé de vivre d'une manière misérable; ce qui ne l'empêchait pas de travailler avec beaucoup d'ardeur à chercher, à pénétrer de plus en plus les secrets de son art et à continuer de sonder les mystères de la nature. Il restait à la campagne depuis les premières lueurs du jour jusqu'à la nuit, afin d'observer l'aurore, le lever et le coucher du soleil et le crépuscule, et de pouvoir plus tard bien reproduire ses impressions; quand il avait bien étudié un sujet en pleine campagne, il faisait aussitôt un mélange de couleurs et il courait chez lui pour les employer. Ce procédé donnait à ses tableaux un cachet extraordinaire de naturel qu'aucun maître n'avait obtenu avant lui. Il consacra bien des années à ses rudes et pénibles études, entreprenant journellement de longues courses dans la campagne de Rome. Enfin, un beau jour, il me rencontra à Tivoli, près de la célè-

bre cascade, au milieu des rochers abrupts. J'avais mon pinceau en main et il vit que je peignais d'après nature et que je faisais beaucoup de tableaux en présence du modèle, sans avoir besoin de recourir à la mémoire ou à l'imagination. Ce procédé lui plut tellement qu'il chercha aussitôt à se l'approprier, et à force de travail et de persévérance, il arriva à reproduire la nature avec une perfection croissante; ce qui fit que les amateurs recherchèrent partout ses paysages, les achetèrent avec empressement et que ses tableaux furent envoyés au loin. Auparavant, on regardait ses œuvres comme mauvaises et de peu de valeur; alors, elles furent très-estimées et on les paya cent couronnes (*Gold Cronen*) d'or et plus, de sorte que Claude ne pouvait suffire aux demandes, malgré un travail assidu.

« Il savait qu'un bon peintre en perspective doit pouvoir modérer la raideur des tons et les mêler de telle sorte qu'ils ne ressemblent plus à eux-mêmes, mais à l'objet qui doit être représenté. Il travailla donc sans discontinuer à acquérir cette dernière connaissance, et il rendit à la perfection tout ce qu'une riche mémoire avait amassé dans sa tête de trésors pris sur la nature vivante. Tous les peintres en paysage furent bientôt ses imitateurs, et ils étudièrent sa manière en l'estimant beaucoup et en la comblant de louanges.

« Pour ce qui concerne sa manière de vivre, il n'était point courtisan, mais il était bon et pieux, et il ne recherchait d'autre plaisir que celui que lui procurait son art. Son caractère fit que nous nous aimâmes beaucoup ; nous demeurâmes longtemps ensemble à Rome, et nous allions souvent peindre d'après nature dans la campagne, autour de cette ville. Je peignais de préférence des rochers, des arbres, des arcades, des bâtiments et des ruines de grande dimension, afin de pouvoir m'en servir comme remplissage pour mes tableaux d'his-

toire. Gellée, par contre, ne peignait que sur une très-petite échelle et des objets au-delà du second plan, se perdant vers l'horizon et se confondant avec le ciel ; il excellait dans ce genre de peinture. Nous échangions souvent de nos tableaux; j'ai eu de lui, entre autres, *une matinée*, où l'on aperçoit le soleil levé depuis deux heures, dissipant les brumes et le brouillard qui flotte sur l'eau ; le tout s'entremêlait d'une manière merveilleuse, et en même temps l'astre du jour perce çà et là, illuminant avec une vérité surprenante les herbes, les buissons et les arbres. Les effets de la réflexion, les proportions exigées par la distance, tout cela est aussi correct que dans la nature même. M. Adrian Pau, d'Amsterdam, m'offrit cinq cents *Gulden* pour ce tableau, large d'un pied et quart. Claude peignait beaucoup de ces paysages délicieux et il devint bientôt très-riche.

« Il était célibataire et afin de pouvoir bien travailler à son aise il fit venir de son pays un de ses cousins, pour tenir son ménage, faire ses comptes, et nettoyer ses palettes et ses pinceaux. Ces deux hommes vivent jusqu'à ce jour en parfaite intelligence, comme dans une petite République : l'un content d'être débarrassé des soins et des soucis matériels, l'autre espérant un jour un bel héritage. Il convient maintenant de citer un fait assez singulier. Claude, si heureux pour reproduire avec la plus grande exactitude la nature elle-même, ne l'est guère quand il veut peindre des personnages ou des animaux, n'eussent-ils qu'un demi doigt de long. Il a consacré beaucoup de peine et de travail à dessiner des académies d'après nature et d'après des statues ; il mit même dans cet exercice plus d'application qu'à l'étude de ses paysages, et avec toutes ses peines, ses figures sont toujours disgracieuses. Il est vrai qu'il met énormément de soin à perfectionner ses paysages, ne cessant de les reprendre et de les

repeindre, de sorte qu'il travaille souvent huit ou dix jours sans qu'il y paraisse beaucoup.

« Claude n'a pas seulement eint des tableaux, il a aussi peint des fresques magnifiques, entre autres sur les quatre faces d'une grande salle du palais du *Cavalier Mutio*. Sur le premier pan, on voit un palais dont on n'aperçoit qu'une partie, il touche une forêt dont les arbres sont peints aussi grands que nature. Le dessin et le coloris des branches et des feuilles sont tellement parfaits que l'on croit entendre le murmure de la brise qui les agite ; le sol est rempli de feuillages et d'herbages qui vont se mêler au paysage du second pan, dont les proportions sont parfaites, comme celles du précédent, depuis le premier plan jusqu'à l'horizon. Ce sont des montagnes, des cascades, des bois, des fleurs et des plantes diverses avec des voyageurs et des animaux. Ces derniers sujets forment la liaison avec le troisième côté, qui représente des collines et un port de mer. On y voit des agrès, des ancres, ainsi que beaucoup de vaisseaux agités par le vent sur une mer houleuse. Le quatrième pan montre des rochers, des grottes, des ruines, des débris de bâtiments et de statues, des animaux sauvages, le tout d'une telle perfection de travail qu'il faut bien convenir que la palme de la peinture du paysage est à notre Claude Gellée. Ma plume est trop faible pour décrire, comme elles le méritent, la beauté de ses œuvres ; c'est à elles que je renvoie les amateurs de l'art. Ces œuvres se trouvent en partie à Rome, en partie chez les rois et les puissants de la terre ; en grande partie chez nous en Allemagne. M. le baron de Mayer, grand connaisseur et amateur d'art, en possède quelques-unes dans ses galeries de Munich et de Ratisbonne. C'est dans ces villes que cet amateur se délasse des importants travaux qu'il a accomplis, comme chef du cabinet de Son Altesse l'Electeur de Bavière.

C'est là que se trouvent les œuvres les plus précieuses de Claude Gellée, entre autres un chef-d'œuvre admirable : on y voit la rosée s'évaporer sous les rayons du soleil levant ; les arbres et la contrée éclairés par le soleil, les effets d'ombre font voir que la nature est parfaitement reproduite. Un autre tableau représente le soir. Le soleil rougeâtre, au moment de son coucher, descend sur les cîmes des montagnes, le ciel embrasé respire la sécheresse, et on remarque d'une façon merveilleuse l'effet de la chaleur de l'été sur les montagnes, les arbres et les vallées.

« Après ces deux tableaux, le baron de Mayer en fit peindre par Claude un troisième, représentant l'après-dîner. On y voit des bestiaux traversant un ruisseau, au milieu d'un beau paysage contenant des arbres, des ruines, et allant se perdre dans un lointain vers une chaîne de montagnes. Ici encore la nature est parfaitement rendue. Ce tableau fait la gloire de son auteur et peut servir de modèle à tous les peintres en paysage. C'est là qu'ils peuvent apprendre à ordonner convenablement un paysage, à bien observer l'horizon, de façon à ce que le tableau aille s'y perdre, à modifier le coloris selon les distances, à faire deviner l'heure du jour, à donner au tout une parfaite harmonie, de sorte que le premier ressorte et que les autres aillent en diminuant. Dans toutes ces qualités d'un bon peintre, Claude ne peut être surpassé. C'est pourquoi je donne son portrait, planche NN. »

Sur cette planche, Claude est représenté ayant à côté de lui son ami Le Poussin. Au-dessus d'eux, sont leurs compagnons Duquesnoy et Le Bamboche. Au-dessous, le P. D. Seghers, S. J. et Jean Both, un des meilleurs imitateurs de la manière de Claude. Tous ces portraits-médaillons ont été dessinés par Sandrart et gravés par un Luxembourgeois,

R. Collin, qui demeurait à Anvers (1). Je donne ici le portrait de Claude d'après cette gravure assez rare et qui a le mérite d'avoir été faite du temps du peintre lorrain. Cette lithographie est due au crayon élégant de M. Gaston Save.

II

Sandrart donne quelques détails sur les amis de Claude Gellée. C'est dans les notices spéciales consacrées à chacun d'eux que l'on trouve ces précieux renseignements. Commençons par le plus célèbre des compagnons du peintre vosgien :

« Le Poussin, dans le commencement de son séjour à Rome, nous voyait souvent, nous autres étrangers, et il venait toujours lorsqu'il savait que le sculpteur Duquesnoy, Claude et moi étions réunis. Car nous avions coutume de nous communiquer tout ce que nous voulions entreprendre. Le Poussin était un beau causeur et il avait toujours sur lui un carnet sur lequel il notait par écrit ou par le dessin tout ce qui lui semblait intéressant (p. 368)..... »

« Pierre de Laër, *le Bamboche*, excellait dans la danse ; il avait trouvé une manière de passer une de ses longues jambes sur la tête d'un voisin, tout en inclinant rapidement son corps jusqu'à terre, de sorte qu'il paraissait ne sauter qu'avec une seule jambe. Il était très-gai en société, en voici un exemple : Une fois, nous étions à Tivoli, Claude, Le Poussin et moi, pour dessiner d'après nature. A notre retour, *Bamboche* nous avait quittés, sans que nous nous en fussions aperçus à cause de la pluie. Arrivés à la porte de Rome nous vîmes qu'il n'était plus avec nous. Nous demandâmes alors

(1) Le dessin de Sandrart est antérieur à 1675.

à la sentinelle si l'on n'avait pas vu entrer en ville notre compagnon. Le soldat nous répondit que non ; mais qu'il avait vu un cheval de louage (*vetturino*) revenir à vide ne portant qu'un havre-sac, flanqué de deux bottes pendant à vide de chaque côté de la selle et un long chapeau pardessus le sac. C'est tout ce qu'il avait vu de *Bamboche.* Cela nous fit beaucoup rire ainsi que la sentinelle lorsqu'elle apprit ce qu'il en était. Bamboche nous égayait souvent avec son violon (1)..... »

Sandrart consacre ensuite un long article aux frères Both d'Utrecht, qui séjournèrent quelques années à Rome; l'aîné nommé Jean adopta la manière de peindre le paysage de Claude et il y excella tellement que ses toiles se vendirent un bon prix. Son frère lui peignait les figures de ses tableaux dans le genre du Bamboche.

III

Pour terminer, un mot sur Agostino Tassi, le maître de Claude. Voici ce qu'en dit le spirituel auteur des notices sur les Musées et collections particulières départementales qui parurent dans le *Magasin pittoresque*, il y a bien des années :

« M. de Saint-Remy, au Mans, nous a fait admirer une fort belle toile du Tassi. Le sujet est un paysage accidenté, au milieu duquel on voit un lac tranquille; sur le premier plan, à droite et à gauche, se dressent des roches abruptes, qui rappellent les paysages de Salvator. Ce qui compromet un peu, suivant nous, ce tableau digne de remarque à bien des titres, c'est que les terrains ne sont pas élevés au ton du ciel : le ciel est

(1) Page 311. Le surnom de *Bamboche* vint à Pierre de Laer à cause de la singulière conformation de sa figure, Il tirait parti de sa difformité pour réjouir ses amis (Né en 1613, mort à Harlem en 1673).

partout inondé de lumières et les terrains ne sont éclairés que par des effets de crépuscule. D'ailleurs, c'est une peinture solide, vigoureuse et d'un beau jet, c'est une toile grave et largement entendue. Agostino Tassi était de Pérouse. Nous ne savons de quel crime il se rendit coupable, mais nous apprenons qu'il passa la plus grande partie de sa vie, qui fut courte, aux galères de Livourne, et Félibien raconte qu'il y employa son temps à peindre, outre les toiles qui nous restent de lui, les murailles extérieures du palais de la ville. On reconnaît le décorateur dans le tableau du cabinet de M. de Saint-Remy ; la recherche des grandes lignes et des effets de scène y est évidente. (*Magasin pittoresque*, 1841, 399).

« Le musée de Nantes a une toile de Tassi : *une marine au lever de la lune*. (H^r^ 0,43 ; L^r^ 0,36. Catalogue 1854, n° 327). On voyait également un tableau de ce maître au musée de la ville de Strasbourg, collection détruite complétement par suite du bombardement de 1870. C'était *un paysage historique*. » (Catalogue 1841).

A. BENOIT.

Berthelming, le 1er Mars 1879.

[illegible]